

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Un python à Verdun

Anne-Marie Régimbald

Number 315, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84912ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Régimbald, A.-M. (2017). Un python à Verdun. *Liberté*, (315), 14–14.

Tous droits réservés © Anne-Marie Régimbald, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Un python à Verdun

ANNE-MARIE RÉGIMBALD

L'agence QMI, propriété de Québecor Média, nous apprenait le 30 août dernier qu'un python de quatre pieds errant depuis une semaine dans les rues de Verdun avait été localisé près de la patinoire Bleu Blanc Rouge, entre la rue Willibrord et la 1^{re} Avenue. Le communiqué de presse précisait que le reptile, non venimeux, se nourrit de rongeurs – à l'égal, ajouterai-je, de la bonne vieille couleuvre rayée québécoise, *Thamnophis Sirtalis*, rivalisant par sa taille avec un python, puisqu'elle peut atteindre plus d'un mètre. Comme son cousin exotique, elle possède un nombre ridicule de côtes, se cache sous un balcon pour muer, tire sans arrêt la langue et avale crapauds et souris sans même les mâcher.

Voilà un vrai fait divers, un fait léger, sans conséquence, qui n'occupe que cent soixante-dix mots, comme les impitoyables cent quarante ou cent soixante-dix caractères des SMS. Il est anecdotique en même temps qu'incongru. Il nous sort du train-train quotidien, mais conserve le ronronnement rassurant des aiguilles de l'horloge qui tournent toujours au même rythme et dans le même sens, il ne bouscule pas l'alphabet, mais le rire qu'il provoque peut arrêter un gros hoquet. Il faut juste ne pas s'y attarder. Pourrait revenir en mémoire, l'esprit est ainsi fait qu'il établit des liens à notre insu, la mort de deux enfants tués pendant leur sommeil à l'été 2013 par un python de Seba (*Python Sebae*, trois à cinq mètres, pouvant dépasser les cent kilos, originaire d'Afrique tropicale) échappé de sa cage dans une animalerie de Campbellton au Nouveau-Brunswick, le genre de nouvelle qui fait basculer le fait divers du côté de la tragédie et qui, à l'époque, a occupé deux cent trente-huit mots dans le quotidien qui en faisait l'annonce.

Moi aussi, je me trouve bien grave tout à coup, mais l'esprit humain est ainsi fait, on ne peut pas s'arrêter sur le fait divers sans devenir grave. Quel que soit le point de vue que j'adopte, dès que je m'attarde à la question, elle m'apparaît sous un jour inquiétant, le terrain devient glissant. Est-ce parce que l'esprit, se saisissant de l'étrangeté intrinsèque du fait divers, emprunte la voie royale qui mène à ce qui appartient à la nuit? Car le fait divers n'a au fond rien d'anecdotique, il frappe par son côté unique, il est souvent l'événement impossible qui pourtant se produit, il prouve que l'impensable déborde parfois exagérément hors les limites de ce qui est raisonnable, autre manière de dire que la réalité est plus forte que l'homme parce qu'elle dépasse les fictions qu'il invente.

Pour revenir sur la brève du début et puisque personne ne demande rien, je continue de vous faire suivre le chemin sinueux qu'a pris mon esprit après la lecture puis la relecture du communiqué de presse. J'étais sans doute rendue moins joyeuse par le rappel immédiat de la nouvelle frappante, il y a trois ans, de la chute d'un grand constrictor tombé du plafond des Maritimes sur deux garçons qui dormaient dans un salon de l'appartement où ils étaient en visite. Je me suis mise à penser bêtement, un peu agressive, qu'on n'avait vraiment rien à faire au SPVM, le porte-parole ayant pris la peine d'annoncer qu'on avait mis au travail les « experts d'une compagnie mandatée par l'arrondissement pour essayer de [...] capturer [le reptile] ». Le fait divers serait-il un écran de fumée? Mais pour cacher quoi? Pour sonner au peuple – on était, je le rappelle, le 30 août – la fin de la récréation estivale? « Arrêtez de traîner au bord du fleuve! D'aller vous écraser dans le gazon! Rentrez vite au travail! Le serpent rôde! » La paranoïa ne me convenant guère, j'ai d'abord conclu que l'impasse de la bêtise était la solution la plus simple et la plus vague à une question bête, du moins dans ce cas précis.

Puis, j'ai lu et relu, comme on le fait avec les textes qu'on aime, pour tenter de percer le mystère : ayant vadrouillé un peu à Verdun depuis deux ans, la nouvelle parlant d'un « python qui errait », qui était « surtout actif la nuit » – que voulez-vous, ce n'est pas moi qui ai choisi les mots... – s'est mise à m'interpeller d'autant plus que le nombre d'itinérants errant sur la rue Wellington, perpendiculaire à la rue Willibrord, est assez impressionnant, et que les autorités municipales, policières, journalistiques ne semblent pas s'en soucier et ne semblent avoir aucune envie de déployer l'artillerie lourde, ni pour les capturer ni même pour leur venir en aide. Plus encore, j'ajouterai que qui croirait que l'évocation de la couleuvre québécoise dans le premier paragraphe est une allusion voulant que la crainte mêlée d'horreur soulevée par le python serait une crainte soulevée par l'étranger ne se serait pas trompé.

Autrefois, j'aimais les faits divers parce qu'ils stimulent l'imagination. Maintenant, je les aime parce qu'ils sont des bulles pétantes de vérité au milieu de l'écran de fumée de la désinformation organisée sous le couvert de la correction politique où nous tentons de nous déplacer. Récapitulons : le python évadé était donc un immigré sans domicile fixe, un vagabond étranger, qui, si petit et inoffensif soit-il, dérangeait au point de mobiliser une armada de travailleurs. Dois-je ajouter que je ne crois pas au hasard ou à l'innocence de l'association avec la figure de l'itinérance de l'une des espèces animales, avec les rats et les araignées, à l'origine du plus de phobies chez l'homme? Sur un si petit morceau, j'en ai assez dit, mais permettez-moi de finir par une pirouette sémantique : j'ai toujours eu, en écrivant, n'en déplaise à ceux qui ont les reptiles en horreur, la délicieuse sensation de ramper, de me traîner sur la terre jusqu'à me couvrir de son odeur et de sa matière. **L**

♦ Anne-Marie Régimbald est traductrice.